

Toshiki Okada dans l'ombre de Fukushima

Un bel automne japonais a commencé, avec la découverte d'un auteur-metteur en scène, Kurô Tanino, qui a présenté *Avidya-L'Auberge del'obscurité*. Le spectacle n'a été joué que quelques jours, du 14 au 17 septembre, à la Maison de la culture du Japon, à Paris, mais il a rempli sa mission : donner envie de retrouver Kurô Tanino, qui a offert un voyage magnifique, fantasmatique et érotique, dans une auberge isolée du nord de l'archipel nippon où se retrouve une petite communauté improbable. Marie Collin, la directrice artistique du Festival d'automne, entend bien inviter à nouveau Kurô Tanino, un des représentants de la nouvelle scène japonaise, avec Yudai Kamisato – que l'on pourra découvrir, lui, aussi, du 5 au 9 octobre, avec *+51 Aviacon, San Borja*.

Ces deux nouveaux venus sont accompagnés, toujours dans le programme du Festival d'automne, par deux auteurs-metteurs en scène que l'on connaît bien en France : Oriza Hirata, figure tutélaire de l'avant-garde japonaise, avec *Gens de Séoul 1909* et *Gens de Séoul 1919*, un diptyque sur la guerre de Corée (du 8 au 14 novembre), et Toshiki Okada, dont on peut voir le très fin et délicat *Time's Journey Through a Room*, au T2G de Gennevilliers, jusqu'au 27 septembre. Là encore, comme avec Kurô Tanino, il s'agit d'un voyage. Mais c'est un voyage d'un tout autre genre, dans la pièce de l'appartement d'une ville, où se retrouvent un homme, une femme et un fantôme.

Dedans, les lumières sont elles aussi mouvantes, et le ciel porte un nom : Fukushima

Dehors, il y a le ciel, aux lumières mouvantes. Dedans, les lumières sont elles aussi mouvantes, et le ciel porte un nom : Fukushima. Quand a eu lieu la catastrophe nucléaire provoquée par le tsunami du 11 mars 2011, l'homme était avec sa femme d'alors. C'est peu dire qu'ils ont été ébranlés. Mais ils ont aussi pensé que la catastrophe pourrait s'accompagner d'une sorte de rédemption : les choses iraient mieux, après, il ne pouvait en être autrement, il le fallait, le Japon et ses habitants ne pourraient plus vivre comme si rien n'était arrivé, ils porteraient un autre regard sur eux, leur pays... Il n'en fut rien, et l'homme a perdu sa femme, morte d'une crise d'asthme quelque temps après la catastrophe.

C'est elle, le fantôme de *Time's Journey Through a Room*. Elle s'immisce, avec sa jupe plissée, ses chaussettes et sa jeune beauté tranquille dans l'appartement où l'homme vit maintenant avec une nouvelle compagne, jeune et belle aussi, élégamment vêtue de noir.

Voyage immobile

Quand le spectacle commence, la première vient dire qu'il faut fermer les yeux, que le voyage va bientôt commencer. Ce sera un voyage immobile, puisque tout est confiné dans l'espace d'une pièce. Mais tout bouge dans cette immobilité ultrasensible où les corps parlent autant que les mots. A les voir, ces corps sont on ne peut plus normaux, urbains à la mode japonaise d'aujourd'hui. Mais ils ont, par moments, de petits vacillements, de légers déséquilibres, ou des tressautements fugaces.

Le temps les a rattrapés, il se rappelle à eux, à leurs souvenirs, leurs espoirs, leur défaite ; il les enserre et rode, circulaire, dans leur présent au passé rattaché. Sur le plateau vibre un silence qu'on entend entre les paroles de peu de mots, et dans les interstices d'une relation à trois où la mort ne se dit pas, mais se glisse à l'intérieur de la pièce, diffuse et présente, lointaine et proche. C'est rare d'éprouver au théâtre une telle présence du temps et de la mort, et de ce qu'ils entraînent : douceur et douleur, entre hier et aujourd'hui. Demain sera un autre jour.

En savoir plus sur http://www.lemonde.fr/scenes/article/2016/09/23/toshiki-okada-dans-l-ombre-de-fukushima_5002248_1654999.html#AzEY9VqeTphIpV62.99